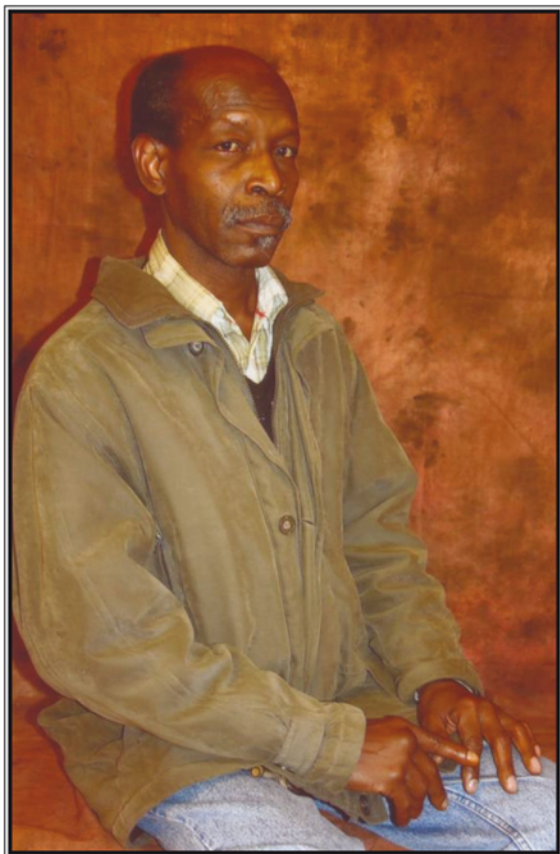


RICHARD SORE NANGA



Le baiser *du* diable



Richard Sore Nanga

Le baiser du diable

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4210-9

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Tous les personnages de cet ouvrage sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait une pure coïncidence.

*Mes ennemis, je les connais, mes amis, je les
cherche : les premiers me font toujours des
sourires mièvres, les seconds m'accueillent
régulièrement à bras ouverts en oubliant mes
défauts pour ne pas avoir à se justifier,
un jour, à leur tour.*

A mes chers disparus.

Comme la plupart des usagers, Françoise Lacroix parcourait toujours les couloirs du métro matinal d'un pas alerte et déterminé. Venue de la province, elle avait rapidement adopté les habitudes de la vie parisienne. Il n'y avait jamais une minute à perdre en tergiversation parce que tout le monde était toujours pressé de vaquer à ses occupations. Elle occupait le poste ingrat de secrétaire de bureau pourtant très convoité par de nombreuses jeunes femmes. Elle travaillait dans une entreprise de rénovation et de transformation de vieux bâtiments. Par les temps qui couraient, il ne fallait pas faire la fine bouche parce que les bonnes places de secrétaire se faisaient de plus en plus rares. Elle n'avait pas couché avec le patron pour obtenir sa place dans cette petite entreprise où elle se sentait désormais un peu indispensable. Elle résidait dans un petit appartement coquet dans un HLM à l'autre bout de la ville. Trouver un appartement à un prix raisonnable dans le cœur de Paris relevait d'une gageure pour une jeune secrétaire débutante. La vie professionnelle de Françoise comme pour beaucoup de Parisiens était réglée comme une horloge dont les aiguilles, inlassablement, tournaient à la même cadence sans état d'âme. Il suffisait qu'elle rate un métro ou une correspondance le matin pour que sa journée de travail

soit compromise. Elle devenait alors nerveuse et susceptible pour la moindre peccadille ou la moindre plaisanterie de mauvais goût. L'entreprise « Dupont et Fils » qui l'employait ne supportait pas les retards répétés ou les absences injustifiées de son personnel. Françoise devait toujours être la première au bureau pour dresser la feuille de route quotidienne des ouvriers. Il fallait ensuite préparer l'incontournable café du patron avant de prendre enfin cinq minutes de pause. L'entreprise employait vingt six personnes dont vingt ouvriers effectifs suivant les périodes plus ou moins prospères. Monsieur Dupont Anatole n'avait pas jugé utile d'installer une pointeuse parce que le nombre d'ouvriers variait régulièrement suivant les besoins de l'entreprise. Françoise devait donc tenir et noter quotidiennement la liste des ouvriers présents. Elle devait en plus tenir la comptabilité des heures prestées et s'occuper du courrier entrant/sortant. Elle avait étudié le mécanisme du fonctionnement des PME, elle n'ignorait pas que le nombre permanent du personnel déterminait la catégorie de l'entreprise. Monsieur Dupont Anatole n'aimait ni le syndicat ni le fisc qu'il qualifiait hautainement de vautours et de rapaces. Il répétait toujours qu'ils n'attendaient que la moindre occasion pour lui sauter dessus et le dépouiller jusqu'au dernier centime. Monsieur Dupont Anatole dirigeait donc sa petite entreprise comme un bon père de famille en évitant d'attirer l'attention du fisc.

Les ouvriers d'origines étrangères qui ne possédaient pas de permis de travail ne s'éternisaient jamais sur le même chantier. Certains disparaissaient même parfois sans réclamer leur salaire au hasard d'une mauvaise rencontre avec les agents du contrôle

du travail au noir. Monsieur Dupont Anatole répétait toujours à qui voulait l'entendre : « Je ne vais tout de même pas verser la paye des pauvres bougres aux œuvres sociales du fisc ou de la police ! La plupart de ceux qui ont des papiers refusent souvent de travailler le samedi ou le dimanche sans compensation de salaire exorbitant. Ceux-là qui n'en ont pas mais qui sont disposés à le faire sont toujours poursuivis par la police. Dans quel monde vivons-nous ? De mon temps, ma petite Françoise, on ne rechignait pas pour aller au turbin ! Que devons-nous faire ? Que devons-nous faire ? Moi, je veux bien embaucher du personnel pour agrandir notre entreprise mais ce n'est pas à moi de jouer au gendarme et au voleur ! Vous me connaissez ! Qu'en pensez-vous ? Hé bien ! Je vais vous le dire : le fisc n'attend qu'une occasion pour me tomber dessus sans crier gare. Ha ! Ces politiciens : ils vous donnent un franc pour vous en retirer trois tout en vous promettant une retraite dorée dans des îles paradisiaques. Allez ! Que la journée vous soit agréable, ma petite Françoise. » Elle se retenait toujours de rire aux éclats parce que c'était toujours la même rengaine qu'il répétait inlassablement. Monsieur Dupont avait souvent recours à ce stratagème paternaliste pour vous empêcher de lui demander une augmentation de salaire. Françoise était amusée d'écouter ses facéties parce qu'elle avait beaucoup souffert de l'absence de son père durant son enfance. Faute d'avoir trouvé un autre emploi plus lucratif cela faisait déjà deux ans qu'elle accomplissait les mêmes tâches quotidiennes dans l'entreprise Dupont et fils. Lorsqu'elle regagnait son appartement le soir, fourbue, il lui arrivait souvent de s'endormir sans prendre le temps de souper. Le fond sonore de la télévision lui

servait alors de berceuse jusqu'au lendemain. La vie mouvementée parisienne n'était pas aisée pour une jeune femme seule et de surcroît lorsqu'elle venait de la province. La mentalité des gens et le rythme de vie n'étaient pas comparables à ceux de la campagne. Elle se demandait parfois si elle avait vraiment fait le bon choix en s'installant dans la capitale. Paris malgré toutes ses merveilles et ses artifices multicolores commençait à l'étouffer parce qu'elle n'arrivait pas à s'habituer dans ce monde cosmopolite.

Françoise avait vécu dans une famille monoparentale de trois enfants parce que son père était parti un beau matin sans laisser d'adresse. Durant des années, sa mère avait dû se débrouiller pour les élever et s'occuper de la petite ferme familiale. Puis, elle avait pris, peu à peu, le goût du vin pour noyer le chagrin qui rongait son cœur meurtri. Pourquoi, Marcel, son mari était parti après tant d'années, se répétait-elle continuellement ? Elle était devenue la risée du quartier parce que les voisins savaient depuis longtemps qu'il la trompait avec une autre femme. Elle était la seule à ignorer que Marcel vivait désormais avec sa jeune concubine dans le village voisin. Françoise et ses frères ne voulaient pas lui révéler la vérité parce qu'ils ne comprenaient pas non plus la décision de leur père. Françoise enrageait quand une de ses copines lui posait hypocritement la question avec un petit sourire aux coins des lèvres : « Tiens ! On ne voit plus beaucoup ton père dans le quartier : est-il malade ? » Elle sortait alors ses griffes et marquait ses empreintes sur le visage de l'insolente personne en lui apprenant ainsi à s'occuper désormais de ses affaires. Elle avait remarqué que les filles étaient parfois plus mesquines et plus méchantes que les garçons. Dès lors,

elle avait décidé de sélectionner ses copines suivant leur caractère en se référant à la vie de leurs parents. Elle avait ainsi remarqué que certaines filles n'étaient que le pâle reflet des auteurs de leurs jours. Après l'école primaire, Pierre et Rosalie avaient décidé de travailler à la ferme pour seconder leur mère. Françoise avait poussé ses études jusqu'au collège et obtenu un brevet professionnel de secrétariat. Ironie ou malchance, elle fut la seule de sa promotion à commencer sa carrière comme une caissière remplaçante dans un magasin. Un an après, elle se retrouvait au chômage pour la première fois de sa jeune vie professionnelle. Les postes de secrétaire ne couraient pas les rues à Pont-à-Mousson. Elle consultait régulièrement les offres d'emploi dans les journaux de la région et de Paris. La plupart des jeunes filles de Pont-à-Mousson préféraient travailler à Metz ou à Nancy. Les plus ambitieuses rêvaient et concentraient leurs recherches d'emploi sur la capitale. Elles pensaient pouvoir user de leurs charmes pour gravir rapidement les échelons de la hiérarchie. Françoise avait envoyé sa candidature spontanée sans espoir à la société Dupont et Fils à Paris. Elle avait même souri en pensant à la tête de ses copines si elles apprenaient la nouvelle. Elle multipliait spontanément les candidatures pour ne pas être dépourvue d'arguments valables face aux contrôleurs du bureau de chômage. Ces fonctionnaires prenaient souvent un malin plaisir pour vous tomber dessus sans crier gare. Quand elle découvrit l'enveloppe de l'entreprise Dupont et Fils dans sa boîte aux lettres deux semaines plus tard, elle se mit à rire aux éclats dans son appartement. Elle rangea machinalement l'enveloppe dans sa bibliothèque et continua à faire son ménage.

Encore une lettre négative à classer dans sa liste de correspondance, s'exclama-t-elle ! Le lendemain matin, elle faillit renverser son café en ouvrant la lettre de l'entreprise Dupont et Fils. Doux Jésus, murmura-t-elle en faisant son signe de croix ! Elle était invitée expressément à se présenter à Paris pour y subir des tests d'embauche. Je ne suis pas plus gourde qu'une autre, hurla-t-elle à haute voix dans son petit appartement. Un mois plus tard, après avoir fait ses adieux à sa famille qui habitait toujours à la campagne, elle partit à la conquête de Paris.

Françoise connaissait le visage de la plupart des gens qui prenaient le métro matinal à la station Porte d'Auteuil. A peine assis, certains passagers continuaient tranquillement à somnoler, bercés par les mouvements saccadés des rames. D'autres en général des ouvriers du bâtiment ou du service de nettoyage du métro montraient nonchalamment des signes d'ivresse. C'était la preuve si besoin était qu'ils avaient eu une nuit bien arrosée et que la journée allait être très longue et pénible. Elle se demandait souvent comment ces gens pouvaient aller travailler dans de telles conditions. Elle fut surprise, un matin, de trouver un Africain assis à sa place habituelle. Ne voulant pas changer de wagon, elle s'installa à contre cœur à côté du jeune homme. Elle n'aimait pas être contrariée dans ses habitudes parce qu'elle avait pris un peu les manières parisiennes. A son grand étonnement, le Noir lui fit un grand sourire en disant : « bonjour Madame ». Elle lui répondit en souriant timidement et en se disant : « Celui-là, il doit être nouveau à Paris ». Préoccupés par leurs soucis quotidiens, les Parisiens avaient habituellement des mines renfrognées le matin. Ils ne s'embarrassaient pas de politesse superflue ou

d'expressions de joie débordante. Les gens vous regardaient toujours avec un air surpris et suspicieux comme si vous arriviez d'une autre planète. Le lendemain, elle arriva la première et reprit sa place habituelle avec un petit sourire de satisfaction. Et puis, quoi encore, murmura-t-elle : « Il ne va pas me piquer ma place, une deuxième fois ? » Elle ne s'était même pas rendue compte qu'elle réagissait exactement comme bon nombre de Parisiens et de Parisiennes. Les habitués du métro matinal avaient leurs habitudes immuables, la plupart d'entre eux agissaient comme des robots programmés et téléguidés à distance. Chacun occupait toujours la même place comme s'il avait un droit acquis par procuration auprès de la société de transport parisien. Doudou pénétra dans le wagon juste avant le départ en poussant un ouf de soulagement. Il n'hésita pas un instant, il vint s'asseoir à côté de Françoise en disant : « Bonjour Madame, j'ai failli rater le métro parce que je me suis réveillé en retard ! » Elle ne put s'empêcher de sourire en pensant : « Pauvre petit ange ! Il ne va pas se mettre à me raconter sa vie ? » Elle se trompait car il se mit justement à lui parler comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Il se présenta d'abord en précisant qu'il était un étudiant en droit à l'université de Paris 2. Puis, il se mit ensuite à vanter les merveilles de son pays à haute voix. Il estimait que la France devait accorder plus d'attentions à ses anciennes colonies qui avaient fait jadis sa fortune. Elle apprit ainsi qu'il venait du Gambinato, un pays dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant. Elle fut soulagée en arrivant à destination parce que son voisin n'arrêtait plus de parler de son pays. Elle venait de Pont-à-Mousson en Meurthe-et-Moselle et ne se serait jamais permise de

raconter l'histoire de sa ville à un étranger. Il n'y avait que les Noirs, les Arabes et les Portugais qui avaient le courage de papoter le matin dans le métro parisien. Elle ne put cependant pas s'empêcher de repenser à son Africain durant la journée. Il s'appelait Doudou Salif Kéita et, apparemment, il venait d'une famille noble parce qu'il avait de bonnes manières. C'était un beau jeune homme, hormis son accent « bamboula », il parlait mieux le français que certains Français ce qui avait beaucoup étonné Françoise. C'était la première fois qu'elle rencontrait et parlait avec un Noir et de surcroît instruit et intelligent. Elle avait plutôt l'habitude d'entendre les sifflements et les « niques ta mère » des désœuvrés de sa cité. Ceux-là avaient déserté les bancs de l'école depuis belle lurette et traînaient désormais à longueur de journée dans les rues. Le quartier se détériorait de plus en plus d'année en année malgré les rondes plus ou moins régulières policières. Durant les beaux jours d'été, les personnes âgées n'osaient même plus se promener seules dans le parc de la cité. Certaines d'entre elles adoptaient des chiens pour décourager les bandes de jeunes voyous qui étaient toujours à l'affût de mauvais coups. Ils poussaient parfois l'effronterie jusqu'à pincer les fesses des femmes au passage avant de s'enfuir à toute vitesse. La police était souvent impuissante devant cette jeunesse délinquante organisée par bandes. Ils s'enfuyaient toujours dans tous les sens quand ils pressentaient la présence ou quand ils apercevaient le képi d'un « poulet » à l'horizon. Ils s'ensuivaient des poursuites désordonnées à travers toute la cité au grand dam des habitants. Quand la police attrapait et arrêtait quelques jeunes en flagrant délit de vol ou de trafic de drogue, on les retrouvait parfois le lendemain entrain

de fumer tranquillement leur joint dans le même parc. Cela exaspérait les habitants qui rouspétaient toujours en accusant l'inefficacité des forces de l'ordre. Françoise n'avait pas de préjugés à l'encontre des Etrangers mais elle reconnaissait que la coupe était pleine. Elle avait remarqué que ces adolescents perturbateurs et récalcitrants n'étaient pas tous issus de l'immigration. Elle se demandait parfois s'il fallait les plaindre ou condamner leurs parents. Ces jeunes détruisaient inconsciemment et allègrement leur avenir dans la rue. Elle se demandait aussi si ceux venus d'ailleurs ou nés en France de parents étrangers avaient le même comportement dans leur pays d'origine ? Elle se répétait toujours inlassablement : « Vive moi que je trouve un autre logement dans un autre quartier. »

Elle eut droit désormais à son cours d'histoire africaine quotidien en allant travailler le matin. Elle se sentait parfois un peu honteuse parce qu'elle était moins instruite que son interlocuteur. Elle n'était qu'une simple secrétaire qui se battait tous les jours avec sa machine à écrire, le courrier et les appels téléphoniques. Doudou parlait toujours du code napoléon comme s'il discutait d'un match de football. Il étudiait le droit à l'université et s'orientait vers la profession d'avocat. Françoise constatait malgré elle qu'ils n'avaient pas vraiment le même centre d'intérêt de conversation. Cela rendait parfois la situation embarrassante parce qu'elle ne comprenait pas toujours ce qu'il lui disait naturellement à propos de l'esprit des lois. Doudou semblait toujours ignorer sa gêne et continuait à lui raconter des anecdotes africaines. Elle en riait parfois jusqu'à verser des larmes parce qu'elle se demandait s'il n'inventait pas les histoires qu'il racontait avec tant de conviction

pour la distraire. Elle était fascinée par son éloquence et par son assurance, il avait toujours réponse à tout. Il ne tenait jamais compte de la présence des autres passagers lorsqu'il racontait une histoire. Françoise arrivait dorénavant plus souvent de bonne humeur au bureau, ses collègues avaient remarqué ce changement. Quand elle n'apercevait pas Doudou le matin, Françoise attendait volontairement le second métro et arrivait ainsi en retard. Elle commençait elle-même à se poser des questions sur son comportement qui était pour le moins bizarre. Elle avait remarqué également que Doudou ratait aussi parfois le premier métro. Ils se retrouvaient donc naturellement tous les deux pour emprunter le second. Ces coïncidences répétées leur paraissaient volontaires. Ils pressentaient tous les deux qu'ils éprouvaient le même plaisir de se rencontrer le matin. Ils avaient pris l'habitude de discuter ensemble en allant travailler et cela semblait désormais indispensable pour leur équilibre moral. Françoise n'avait pas beaucoup d'expérience dans les aventures sentimentales mais elle se doutait bien que Doudou lui faisait la cour. Il commencera sûrement par l'inviter à prendre un café ou à visiter Paris, pensa-t-elle avec un petit sourire malicieux. Dans sa Meurthe-et-Moselle natale, elle avait flirté avec quelques garçons mais elle n'avait pas encore franchi le cap des intimités sexuelles. On ne rigolait pas avec ces choses-là, sa mère était un exemple concret des déceptions amoureuses. Elle gardait en mémoire la trahison de son père qui avait quitté le domicile conjugal après plusieurs années de vie commune. Il était tout simplement parti, un jour, avec sa maîtresse pour recommencer une nouvelle vie. Elle n'avait jamais compris ce qui s'était réellement passé entre

ses parents. Le fait n'était pas courant en Meurthe-et-Moselle où la morale chrétienne était très ancrée dans les esprits. Un homme n'abandonnait pas sa femme avec trois enfants sur un coup de tête. Françoise avait beaucoup souffert de cette absence paternelle durant toute son enfance. Elle espérait rencontrer, un jour, l'homme avec qui elle fera sa vie pour le pire et pour le meilleur. Elle se mit à rire aux éclats et fut surprise par son directeur qui s'inquiéta de sa bonne humeur. Eh bien ! Mademoiselle Françoise : « Que nous vaut cette explosion de joie inattendue ? Avez-vous gagné au loto ? » Françoise continua de rire aux éclats en toussotant et répondit : « On peut dire cela, Monsieur le Directeur ! » Elle aimait bien son patron qu'elle considérait parfois comme un simple collègue de bureau. Françoise lui raconta brièvement sa rencontre avec Doudou et il se mit aussi à rire comme s'il y avait un fait extraordinaire dans son récit. Monsieur Dupont comme de nombreux patrons, exploitait parfois la main-d'œuvre étrangère tout en prêchant toujours la bonne parole. Françoise pensait à la réaction de sa famille si elle se présentait à la maison accompagnée de Doudou. Elle avait remarqué que ses compatriotes avaient des façons différentes de considérer les Etrangers. Suivant leurs expériences vécues, les uns et les autres se comportaient différemment. Elle se remit à son travail en remettant à plus tard ses rêveries sentimentales. Elle aimait bien Doudou mais elle ne s'imaginait pas avoir des relations amoureuses avec un Africain. Elle le considérait plutôt comme un bon copain parce qu'elle était aussi un peu étrangère à Paris. Elle n'ignorait pas que les aventures amoureuses se terminaient souvent en larmes au pied de la tour Eiffel ou le soir au bord

de la Seine sous le regard indifférent des passagers des bateaux mouches.

Assis au bord du fleuve Niger, l'esprit de Doudou Salif Kéita s'évadait, bercé par le bruit des vagues qui s'immobilisaient toujours un instant sur la berge. Les vagues poursuivaient ensuite leur long voyage à travers le pays. Elles allaient comme d'habitude s'échouer à l'embouchure du Golfe de Guinée. Cela intriguait Doudou parce qu'il ne s'imaginait pas entreprendre un voyage sans espoir de retour. Le crépuscule enveloppait la ville d'un voile azuré pendant que les lampadaires s'allumaient comme par magie les uns après les autres. La saison des pluies battait son plein à Komaba comme chaque année en cette période d'hivernage. L'orage éclatait toujours subitement durant la journée ou durant la nuit accompagné de coups de tonnerre. Comme chaque année, les établissements scolaires avaient fermé leurs portes pour trois mois. La période des vacances coïncidait toujours avec l'arrivée des premières pluies. Les enfants des expatriés retournaient régulièrement dans leur pays. Les Komabais dont les parents brassaient de gros billets dans les banques ou ailleurs s'envolaient aussi souvent vers Paris, Londres ou les Etats-Unis. D'autres Komabais rejoignaient leur village où les attendaient leurs parents et les travaux champêtres. Ceux enfin qui n'avaient pas de lieux de villégiature restaient à la maison durant les trois mois de vacances. Doudou ne savait pas que penser de la soirée qu'il avait passée, la veille, à l'ambassade de Moscou. Il avait été étonné d'y être invité par sa copine de collège : Karina. Il avait aussi été ébloui par le luxe de la demeure de ses parents et par les manières des gens qu'il n'avait pas l'habitude de côtoyer. Karina n'était

pas vraiment sa petite copine parce qu'ils ne vivaient pas dans le même monde. Leur établissement scolaire avait été divisé en deux parties distinctes avec des règles strictes. L'aile gauche était réservée aux enfants de diplomates, d'expatriés et ceux de parents riches indigènes. L'aile droite revenait aux enfants dont les parents n'évoluaient pas dans les hautes sphères ministérielles. Il y avait deux portails d'entrée dans l'établissement et une barrière amovible pour délimiter le territoire de chaque groupe. Cette cohabitation incongrue dérangeait tout le monde parce qu'elle ne favorisait pas l'entente entre les écoliers. Les nationaux défavorisés enviaient leurs petits camarades étrangers nantis qui se trouvaient en face. Pendant la récréation, les uns mangeaient des sandwiches et buvaient de la limonade sous le regard envieux des autres. C'est ainsi qu'un jour, Karina s'était rapprochée de la grille et avait tendu timidement son sandwich à Doudou. Il ne s'était pas fait prier parce qu'il avait faim et surtout parce qu'il redoutait qu'elle ne changeât d'idée. Karina avait ri en montrant toutes ses dents blanches pendant que Doudou s'empressait d'avalier le sandwich. Il craignait qu'un de ses camarades ne vienne lui arracher des mains ou que le pion ne le surprenne. Il était strictement interdit d'accepter un cadeau du voisin de l'autre côté de la grille. Les écoliers partageaient le même bâtiment mais les contacts étaient réduits au strict minimum. Certaines filles ou garçons cyniques vous offraient parfois un bout de chocolat avant de se mettre à hurler pour attirer l'attention des surveillants. Ces derniers vous accusaient d'office de vandalisme et vous punissaient presque toujours malgré vos protestations. Doudou ne comprenait pas l'existence de cette cohabitation malsaine instaurée avec la

bénédiction de l'administration. Les conflits entre les élèves étaient fréquents, il devenait urgent qu'une des communautés déménage pour éviter de malheureux incidents regrettables. Après deux ans de friction, l'Ecole française avait enfin rejoint ses nouveaux bâtiments flambants neufs. Karina avait invité Doudou à l'occasion de son anniversaire à cette occasion. Elle savait qu'ils ne se reverraient plus dans la cour de récréation. Elle avait menti à ses parents en disant qu'ils étaient dans la même classe. Elle craignait la réaction de sa mère parce qu'elle ne supportait même pas qu'elle joue avec la fille du jardinier. Madame Steinbock Stanislas considérait que les subalternes devaient toujours rester à leur place. Elle avait toujours été une femme d'un caractère irascible. Madame Steinbock avait gravi successivement et brillamment les échelons de la hiérarchie administrative de son pays. Nommée ambassadrice de Russie au Gambinato, elle dirigeait maintenant d'une main de fer les membres de sa délégation. Karina préférait de loin son père qui était plus compréhensif et plus tolérant envers les autres. Elle lui reprochait cependant de toujours baisser les bras devant les décisions sa mère. Elle prenait toujours les décisions et elle avait toujours le dernier mot. Karina souffrait de cette domination maternelle et s'appliquait pour ne pas lui ressembler un jour.

L'année suivante, Karina et Doudou s'étaient revus à maintes reprises lors de manifestations culturelles organisées au Centre culturel français. Ils avaient même commencé à flirter timidement au grand bonheur de Doudou qui était fier comme un toréador. Il sentait la jalousie poindre dans le regard de ses camarades qui lui prédisaient des ennuis en

perspective. Doudou n'ignorait pas que les Russes et les Chinois résidant au Gambinato vivaient généralement dans leur communauté respective. Hormis les raisons professionnelles, ils ne se mélangeaient pas à la population locale comme le faisaient souvent les Français. Un jour, Karina lui annonça une nouvelle qui allait le faire souffrir pendant plusieurs mois. Elle avait déclaré maladroitement avec un profond regret : « Doudou, nous ne nous reverrons plus parce que ma mère sait que je te rencontre en cachette. Elle sait aussi que ton père est un infirmier de la Fondation Raoul Follereau. Ma mère ne peut jamais s'empêcher de se renseigner sur la vie privée des parents de mes copains et copines. Elle a décidé de me renvoyer à Moscou pour poursuivre mes études. Je suis désolée parce que je t'aime bien mais je ne peux pas désobéir à ses décisions. » Elle l'avait embrassé furtivement pour la première fois sur les lèvres avant de s'enfuir vers la voiture où l'attendait son chauffeur. Doudou était resté abasourdi, il ne comprenait pas la réaction de la mère de sa copine. Que venait faire la situation professionnelle de son père dans leurs relations ? Il était fier de sa famille et ne voyait pas d'inconvénients à ce que son père travaille dans une léproserie. Les remarques et la décision de Madame Steinbock avaient blessé l'amour propre de Doudou. Les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit furent : Bourgeoise et ségrégationniste ! Doudou éprouvait de l'aversion pour les Etrangers qui dédaignaient les Africains mais qui venaient quand même exploiter son pays. Il n'avait plus revu Karina mais les paroles de sa mère lui avaient ouvert les yeux sur certaines choses. Les sourires de façade ne cachaient souvent

que du mépris et de la circonspection envers les autres. Cette première déception sentimentale avec une étrangère blanche avait longtemps marqué son esprit.

Lorsqu'il n'avait que six ans, il avait vécu une autre expérience avec une jeune française. Brigitte était la fille du docteur Gaudens qui exerçait à la Fondation Raoul Follereau. Excepté la couleur de peau, la famille Gaudens n'avait rien de commun avec la mère de Karina. Le père de Doudou avait été formé comme infirmier à la Fondation par le docteur André Gaudens. Doudou passait la plupart de son temps à jouer avec la petite Brigitte. Il habitait avec ses parents dans le quartier indigène qui se trouvait à peine à trois cent mètres de la maison de celle-ci. Monsieur et Madame Gaudens n'avaient jamais vu d'inconvénients à le recevoir parfois à leur table. Ils lui permettaient même quelquefois de dormir dans leur grande maison. Doudou avait beaucoup regretté le départ définitif de la famille Gaudens. Le contrat de travail du docteur Gaudens n'avait pas été renouvelé par sa direction. Les années étaient passées rapidement mais il n'avait jamais oublié la petite Brigitte. Doudou se demandait à présent ce qu'elle était devenue après tant d'années. Brigitte devait avoir plus ou moins le même âge que lui maintenant, pensa-t-il. Il avait gardé de très bons souvenirs de leur enfance. Il se demandait même parfois si elle n'avait pas été son premier amour platonique. En arrivant en France, il avait tenté de retrouver la famille Gaudens mais il avait vite déchanté en consultant l'annuaire téléphonique. Retrouver une « Brigitte Gaudens » en France c'était comme rechercher un « Diallo » au Gambinato ou en Guinée.

Cela lui aurait fait pourtant du bien parce qu'il ne connaissait personne d'autre en France.

On se sent terriblement seul quand on est un nouvel étudiant africain dans ce pays, constata-t-il tristement. Il avait aussi remarqué que les gens vous assimilaient facilement à un balayeur de rues en découvrant votre nationalité. Ses compatriotes avaient acquis une réputation dans ce domaine mais cela n'était pas flatteur pour tout le monde. Les Gambinatois qui travaillaient à la voirie se reconnaissaient par leurs tenues et par leurs langages. Chaque communauté africaine possédait des traits caractéristiques reconnaissables. Doudou ne désirait pas renier ses origines mais il ne voulait pas non plus être assimilé à un travailleur immigré. Il était venu en France pour faire des études supérieures en vue de devenir un haut fonctionnaire dans son pays. Il ne fréquentait pas souvent la communauté gambinatoise qui vivait avec ses règles et ses lois dans un cercle fermé. Nombre de ses compatriotes se comportaient comme s'ils étaient toujours au Gambinato. Doudou avait aussi remarqué que les complexités de la vie parisienne changeaient souvent la mentalité de nombreux Africains. Les relations entre les gens en France étaient souvent superficielles et peu sincères. Les difficultés rencontrées régulièrement rassemblaient les gens suivant leurs ethnies et leurs aspirations. Doudou ne désirait pas se retrouver dans une quelconque diaspora noire pour essayer de refaire le monde. Il avait fréquenté les bars à filles et traîné dans les rues de Pigalle comme beaucoup d'autres Africains pour rompre un peu la solitude. Il se souvenait tristement encore de sa première rencontre malheureuse à Pigalle. Avant même qu'il n'ouvre la bouche pour prononcer

un mot, la fille lui avait dit sèchement : « Désolée, je ne baise pas avec les Nègres et les Arabes ! » Doudou était resté sans voix en entendant cette phrase altière qui ne souffrait pas de quiproquo. Il aurait voulu la gifler sur le champ pour lui apprendre les bonnes manières. N'importe quelle prostituée komabaise aurait été honorée de coucher avec un futur avocat, pensa-t-il en maîtrisant sa colère. Il se mit soudain à repenser à la mère de Karina en regardant la putain droit dans les yeux avec un mépris non dissimulé. Elle écarquilla les yeux mais elle ne bougea pas parce qu'elle avait compris qu'il pouvait l'étrangler sur le champ. Il cracha par terre avant de continuer son chemin en ruminant son exaspération. Il savait que le racisme existait bien en France mais il ne s'attendait pas à être traité de la sorte par une prostituée. Il avait vu aussi des étudiantes se livrer discrètement au plus vieux métier du monde pour se payer leurs études. Celles-là avaient au moins un autre comportement et un autre langage vis-à-vis de leurs clients. Paris regorgeait d'une multitude de personnes d'origines diverses qui se mouvaient dans tous les sens. Pour y vivre tranquille, il fallait bien se situer pour éviter les pièges et les mauvaises surprises. La moindre erreur pouvait vous entraîner parfois dans des situations catastrophiques. Malick Fofana, un compatriote lui avait expliqué qu'il était très facile de gagner de l'argent en se faisant entretenir par certaines femmes peu scrupuleuses. On pouvait ainsi améliorer son ordinaire tout en poursuivant tranquillement ses études à Paris. Malick l'avait emmené dans un dancing réputé où des dames d'un certain âge s'offraient souvent les services de jeunes hommes. Certaines de ces femmes ne s'attardaient souvent pas trop sur la couleur de la

peau. Elles ne désiraient généralement que des mâles bien bâtis qui savent danser et qui sont performants sexuellement au lit. L'expérience n'avait pas beaucoup séduit Doudou parce que ces dames changeaient constamment leur parc d'amants corvéables à volonté. La pratique de ces femmes existait aussi au Gambinato mais elle était plus discrète. Fofana avait fini par abandonner définitivement ses études pour devenir le gigolo patenté et le chauffeur occasionnel d'une certaine Madame de Hautecourtoise Solange. Elle était toujours perchée sur des chaussures à talons aiguilles comme si elle marchait avec des échasses. Solange possédait un café à Pigalle et n'avait de titre de noblesse que les rues de Barbès qu'elle connaissait depuis belle lurette. Elle avait exercé autrefois le plus vieux métier du monde même au-delà des frontières françaises. Elle proclamait tout haut qu'elle avait enterré deux maris, des princes arabes d'origines douteuses. Tout le monde savait dans le quartier qu'elle avait séjourné plusieurs fois dans les pays arabes mais personne n'avait encore vu aucun de ses maris. Doudou ne voulait surtout pas ramener ce genre de femme au Gambinato après ses études. Cela provoquerait inévitablement un scandale familial et nuirait à sa carrière. Il savait qu'il transgressait déjà les règles de son éducation paternel parce qu'il buvait maintenant de l'alcool ce qui était interdit par sa religion. La rigueur des hivers parisiens et le dépaysement amenaient souvent de nombreux Africains à chercher un refuge dans la dive bouteille. Doudou ne tenait surtout pas à finir ses jours aux « Alcooliques anonymes » aussi surveillait-il scrupuleusement ses consommations lors de ses sorties nocturnes.

Il avait remarqué et compris tout de suite en observant Françoise qu'elle n'était pas une Parisienne de longue date. Elle avait le regard angélique et les habitudes réservées des gens de la province. Les Parisiennes se distinguaient généralement par leur arrogance et leur sans-gêne. Dès qu'il l'avait revue le lendemain de leur première rencontre, il avait décidé de tenter sa chance. Françoise n'était pas vraiment ce qu'on appelle une belle femme mais elle possédait un charme particulier qui attirait naturellement. Doudou déduisit que c'était un ange égaré dans cette ville diabolique et sans pitié. Au cours du dîner à Saint-Germain-des-Prés, elle ne s'était pas attardée sur sa vie familiale. Elle s'était contentée de vanter aussi les merveilles de sa ville natale pour contrer ses commentaires sur le Gambinato. Ils avaient ri ensemble de bon cœur parce qu'ils se comprenaient implicitement. Ils étaient aussi étrangers à Paris comme beaucoup d'autres clients ou les passants qui défilaient dans la rue. Elle avait insisté pour partager l'addition en arguant qu'elle travaillait et possédait son indépendance. Doudou avait une autre explication à donner à cette habitude typiquement française. Le statut de pauvre étudiant attribué généralement aux Africains justifiait souvent le comportement de certaines personnes. Il ne lui fit pas la remarque parce qu'il était convaincu qu'elle ne le pensait pas en proposant de partager l'addition. Il avait appris à distinguer les vrais et les fausses attitudes et déclarations de la gent féminine parisienne. Il fut soulagé quand elle refusa de prendre un taxi pour rejoindre leur domicile respectif parce qu'il ne roulait pas sur l'or. Il ne se voyait pas renouveler

régulièrement ce genre de sortie galante avec sa petite bourse d'étudiant.

– Vous êtes fou ! Traverser tout Paris en taxi à minuit, s'était-elle écriée ? Vous avez certainement de l'argent à jeter par la fenêtre ? Prenons plutôt le métro, il ne s'arrête de rouler qu'à une heure du matin. Toute seule, je ne m'y hasarderais pas mais vous êtes là : n'est-ce pas ?

Ils avaient éclaté de rire à nouveau aux éclats avant d'emprunter le métro parsemé de fêtards à cette heure tardive pour rejoindre leur domicile. Il l'avait raccompagnée jusqu'au bas de l'escalier de son immeuble avant de prendre congé. Il avait beaucoup apprécié sa compagnie durant toute la soirée. Il commençait déjà à élaborer de nouvelles stratégies de séduction. Françoise était toujours émerveillée quand il employait des termes latins ou juridiques pour expliquer une situation. Il voyait bien qu'elle était ignorante dans la matière cela attisait sa curiosité et son admiration. Il imaginait aisément ses pensées en l'observant discrètement tout en lançant ses tirades. Dans d'autres circonstances, elle ne serait qu'une secrétaire au service d'un brillant avocat. L'idée était séduisante mais il fallait encore attendre quelques années pour qu'il ait ses diplômes. La promesse d'amour éternel murmuré au creux de l'oreille ne servait souvent que de baratin pour s'assurer les faveurs de la femme du moment. Doudou ne comptait pas se marier avec une blanche aussi se gardait-il toujours de faire des projets. Il tenait absolument à réussir dans ses études pour ne pas décevoir ses parents restés au pays.

Françoise avait trouvé la soirée au restaurant très agréable en compagnie de son Africain comme l'avait surnommé Monsieur Dupont. Il disait toujours en souriant du coin des lèvres : « Et comment va votre Africain ? S'habitue-t-il à la vie parisienne ? » Elle savait que cela n'était pas vraiment méchant parce qu'il ne pensait pas qu'elle puisse s'éprendre de Doudou. A Paris, les gens ne s'étonnaient plus de voir un couple mixte se tenir la main dans la rue ou dîner en amoureux dans un lieu public. Elle imaginait la tête que feraient ses copines de Pont-à-Mousson ou celle de ses parents. Ils écarquilleraient les yeux s'ils la voyaient accrocher au bras de Doudou en marchant dans la rue. Elle se demandait intérieurement si elle n'était pas entrain de s'amouracher tout simplement de son étudiant gambinatoire. Ils s'étaient revus à maintes reprises et elle avait fini par l'inviter dans son appartement. Elle ignorait à ce moment-là qu'elle venait d'ouvrir la porte de la bergerie au méchant loup. Doudou commença doucement mais sûrement à s'installer en déposant quelques affaires personnelles par-ci par-là dans son appartement. Elle était heureuse parce qu'elle vivait enfin sa première vraie histoire d'amour. Les longues soirées solitaires à Paris n'étaient désormais que de mauvais souvenirs. Elle savait dorénavant que son Doudou l'attendait toujours sagement dans son appartement quand elle quittait son bureau le soir. Entre les soirées de festivités africaines diverses, elle ne remarqua pas l'étau qui se resserrait peu à peu au fil des jours et des mois autour de son coup. Pour des raisons administratives, Doudou avait conservé son studio qu'il sous-louait à un cousin gambinatoire. Il lui avait expliqué que sa bourse d'études lui serait retirée si l'état découvrait le

changement de sa situation familiale. Amoureuse, elle ne doutait jamais des explications fournies par son amant. Il était si intelligent et si beau à ses yeux qu'elle lui pardonnait même ses petits mensonges. Quand il n'était pas en stage à Lille, il rendait visite à sa tante africaine souffrante à Lyon. Elle savait quand il mentait parce qu'il était toujours maladroit dans ses gestes et ses paroles. Après la fougue du coup de foudre des débuts, elle recommença progressivement à passer des soirées solitaires devant sa télévision. Un matin, elle pensa qu'elle était peut-être enceinte, le verdict fut sans appel après la visite chez son médecin. Elle était heureuse mais une boule restait coincée dans sa gorge. Elle ne connaissait pas les réactions de Doudou parce qu'ils n'avaient jamais abordé le sujet. Elle décida d'attendre son retour à Paris pour lui annoncer la nouvelle. Comme d'habitude, il était parti faire un stage à Lille où il devait séjourner durant une quinzaine de jours. Excepté ses études qu'il prenait au sérieux, Doudou se comportait toujours comme un gamin. Il ne faisait jamais de projets à long terme, il se contentait de vivre au jour le jour. Elle ne doutait pas vraiment de ses sentiments mais elle se demandait parfois s'il pensait sérieusement à leur avenir. Elle espérait vivement que la venue de leur enfant l'amènera à prendre ses responsabilités en se comportant enfin comme un adulte. Elle ne se doutait pas un instant qu'il faisait exprès de ne pas aborder le sujet.

Brigitte avait tout naturellement choisi de poursuivre des études de médecine comme son père et comme son grand-père. La tradition perdurait dans la famille depuis des lustres. La famille avait acquis ses lettres de noblesse dans la profession depuis des

génération. Brigitte était l'aînée de la famille Gaudens André qui comptait trois enfants. Hélène, sa sœur cadette s'était orientée vers les Beaux-arts et cela lui allait bien parce qu'elle avait toujours la tête dans les nuages. Elle excellait dans les arts plastiques et vivait toujours dans un univers folklorique. Le seul ombre au tableau de la famille demeurait Benjamin, le dernier-né de la progéniture parentale. Il avait des malformations au bras et à la jambe ce qui nécessitait une assistance quasiment permanente à ses côtés. La nature réserve parfois des surprises affligeantes même aux plus avertis ou méritants des êtres. Monsieur et Madame Gaudens avaient toujours œuvré pour le bien-être de leurs semblables, ils avaient été surpris par la naissance de Benjamin. Ils étaient pacifistes et croyaient réellement à la construction d'un monde meilleur. L'idée de confier leur fils à un centre spécialisé pour des handicapés n'avait pas effleuré un seul instant leur esprit. Benjamin fréquentait bien un centre spécialisé mais il résidait toujours dans la maison familiale. Le choix professionnel de Brigitte avait été renforcé par le cas particulier de son petit frère. Brigitte se souvenait de son séjour en Afrique où elle avait vu des enfants handicapés de tous genres traîner à longueur de journée dans les rues. Un bon nombre de ces enfants qu'épandaient quotidiennement aux abords des carrefours et des rues. Certains ne profitaient même pas toujours de leurs maigres recettes de la journée. Elle avait été fortement émue et révoltée par la vue de ces enfants qui faisaient partie du décor touristique local. Elle se souvenait aussi de Doudou, son camarade de jeux d'enfance à komaba. Elle se demandait parfois ce qu'il était devenu après tant d'années. Doudou avait

été un peu comme un frère pour elle durant son séjour africain. A la fin du contrat de travail de son père, sa mère avait suggéré de ramener Doudou en France. Malgré les arguments convaincants et rassurants, ses parents avaient opposé leur veto. Ils ne voulaient pas que leur fils aille vivre en France parce qu'il n'était encore qu'un enfant, avaient-ils répondu. Doudou aurait pu bénéficier d'un cadre de vie meilleur et surtout plus de chance de réussite, avait pensé Brigitte. Aujourd'hui, elle n'était plus sûre de cette opinion enfantine parce qu'elle avait vu de nombreux échecs dramatiques d'enfants adoptés. Le cas de Monsieur et Madame Bertin Isidore lui revenait souvent à la mémoire. Personne n'avait jamais compris pourquoi leur fils adoptif s'était suicidé à quatorze ans. Il n'avait pas laissé de message pour expliquer son geste comme le font généralement les adolescents. Monsieur Bertin était le directeur du collège Sainte-Anne, sa femme y enseignait aussi les mathématiques modernes. Leur intégrité morale n'avait pas été mise en cause dans le drame survenu ce qui ajoutait au mystère du suicidé. Brigitte avait remarqué que l'avis des Français était mitigé concernant les adoptions d'enfants du Tiers-Monde. N'y a-t-il pas suffisamment d'enfants à adopter en France ? N'est-ce pas là une forme déguisée de snobisme exotique ? Telles sont généralement les questions posées par les non partisans de l'adoption d'enfants étrangers, avait-elle constaté. Le monde n'est pas parfait, soupira-t-elle tristement avant de se mettre au lit.

Doudou dont les conditions de vie s'étaient améliorées grâce à l'aide financière de Françoise multipliait désormais ses sorties et ses aventures. Il

n'avait plus de souci d'argent et ne se gênait pas pour le faire savoir à ses copains. Françoise n'aimait pas beaucoup les fêtes africaines ou les boîtes de nuit. Doudou savait qu'elle lui faisait entièrement confiance et redoutait qu'elle ne découvre son autre visage. Il se conduisait comme un compagnon fidèle tout en la trompant sans vergogne. Il avait autrefois subi de nombreuses vexations féminines et se comportait maintenant comme un despote envers les femmes. En pénétrant dans l'appartement ce soir-là, il comprit immédiatement qu'un fait nouveau était survenu durant son absence. Françoise était radieuse et très câline, il la connaissait suffisamment pour savoir qu'une surprise se cachait derrière ce comportement. Les effusions de joie des retrouvailles apaisées, il encaissa le coup de grâce avec calme et sérénité. Il n'avait pas du tout prévu la situation présente : elle était enceinte. Il ne s'imaginait pas entrain de jouer à la nounou en donnant le biberon à un bébé tous les jours. Il pensait que Françoise prenait la pilule comme la plupart des jeunes françaises. C'était bien sa veine que d'être tombé sur une espèce en voie de disparition, pensa-t-il. Il savait que les vrais problèmes allaient commencer maintenant parce qu'il ne désirait pas avoir d'enfant pour le moment. A ce rythme, il aura bientôt une marmaille pleurnicharde, ira pointer au bureau de chômage au lieu de plaider au barreau de Paris, pensa-t-il encore. Fini les rêves de devenir, un jour, un talentueux avocat aux dents acérées et au verbe acerbe ! Il comprit qu'il devait absolument la convaincre de se faire avorter avec des arguments crédibles. Il insista sur le fait qu'ils auront tout le temps de faire des enfants au moment opportun. Il devait d'abord pensé

à ses études et construire leur avenir pour préparer sereinement la venue de leur progéniture.

La fête nationale gambinoise était toujours l'occasion de se montrer à l'ambassade pour se faire voir de la haute société. C'était souvent là que les alliances politiques se faisaient ou se défaisaient en coulisse. Les étudiants gambinois étaient toujours triés sur le volet pour participer aux festivités. Le budget de l'ambassade ne permettait pas d'inviter tout le monde, proclamait toujours l'ambassadeur. Si cela ne dépendait que de lui, il aurait souhaité que ses compatriotes participent aux frais pour donner le bon exemple de la rigueur économique préconisée par l'état. L'ambassadeur déclarait toujours : « Nous sommes un pays pauvre, la crise économique nous contraint à faire plus de sacrifices pour un avenir meilleur. » Dès sa première année en France, Doudou avait vite compris où résidaient ses intérêts dans le jeu politique. Il s'était arrangé pour être invité régulièrement aux réceptions données par l'ambassadeur. Parmi les invités, on comptait toujours des représentants de pays étrangers et des organisations humanitaires de tous bords. Tout le monde se côtoyait et devisait autour d'un verre sur les bienfaits de la coopération. Doudou ignorait, ce soir-là, que le destin l'attendait au milieu de la foule des invités de son Excellence Monsieur l'ambassadeur Diarra Moustafa. Les étudiants l'avaient surnommé « le Gros vieux » à cause de sa corpulence et de sa bonhomie. Il râlait tout le temps en répétant sans cesse que les caisses de l'état gambinois étaient vides. Il faut faire des économies telles étaient les phrases qu'il répétait inlassablement aux étudiants. De mon temps, les jeunes pensaient plus à étudier

plutôt qu'à faire la fête claironnait-il toujours à la ronde. Tout le monde l'aimait bien parce qu'il n'était pas vraiment méchant pour un sou. Il ne faisait que répéter comme un perroquet les consignes de ses supérieurs hiérarchiques. Issu d'une des premières promotions de diplomates gambinatois, il n'aspirait qu'à prendre une retraite paisible et bien méritée. Il avait survécu aux nombreux coups d'état et aux nombreux remaniements ministériels. Il avait gagné ses titres de noblesse au sein du parti travailliste et non sur les bancs des universités de France ou de Navarre. Il n'ignorait pas que l'esprit protestataire des étudiants les poussait toujours à exposer votre tête à la vindicte publique à la moindre occasion. Doudou s'était rendu à la réception en compagnie de Françoise qu'il présentait fièrement à l'assemblée comme étant sa fiancée. Cela faisait déjà trois mois qu'elle était enceinte mais il fallait avoir un œil de lynx pour l'affirmer sans aucun doute. De guerre lasse, il avait fini par accepter son rôle de futur papa sans trop savoir ce que lui réservait l'avenir. Il était tombé sur une des Parisiennes qui ignorait encore l'existence de la pilule, se répétait-il souvent en silence. Son sang ne fit qu'un tour lorsqu'il vit Brigitte toute souriante, entourée de quelques invités. Il avait toujours eu une bonne mémoire visuelle, il retenait facilement les moindres détails des personnes qu'il avait croisées sur son chemin. Le visage de la jeune femme qu'il observait lui rappelait une personne rencontrée il y a plusieurs années auparavant. Il interpella un des serveurs qu'il connaissait pour s'informer discrètement sur l'identité de la mystérieuse invitée.

La coïncidence était trop belle pour ne pas être exploitée à bon escient, pensa-t-il. Françoise : « Cette femme que tu vois là-bas s'appelle Brigitte Gaudens. » Elle était ma copine d'enfance déclara-t-il fièrement en bombant le torse. Devant le regard abasourdi de sa fiancée, il ajouta : « Nous dormions même dans la même chambre quand nous étions petits. Ses parents et les miens se connaissent depuis de longues années. Attends, je vais te le prouver tout de suite. » Doudou héla à nouveau le serveur et lui glissa un gros billet dans la main en ajoutant sa carte de visite avec l'inscription : « Bonsoir, Brigitte Gaudens ! » Il pria intérieurement ne pas s'être trompé afin d'éviter la risée des invités et de Françoise. Doudou aimait prendre des risques à toutes les occasions pour se mettre en valeur. Quelques minutes plus tard, accompagnée d'un homme à l'allure distinguée, Brigitte vint se planter devant lui avec un grand sourire aux lèvres.

– Alors, Doudou ! Tu ne m'embrasses pas ? Je n'ai plus droit aux roses du jardin ? Monsieur a-t-il oublié sa petite amie d'enfance ? Ce n'est pas gentil ça pour un Kéïta d'habitude galant et digne de ce nom. Alors, on s'embrasse comme autrefois ou dois-je te donner une gifle pour manque de courtoisie à l'égard d'une jeune femme ?

Tout le monde avait éclaté de rire en chœur devant cette tirade digne d'une comédienne aguerrie des théâtres parisiens. Doudou se souvint effectivement qu'il lui offrait souvent des roses autrefois quand ils se promenaient dans le jardin de sa maison. Ils s'embrassèrent chaleureusement sur les joues et Brigitte fit les présentations d'usage.

– Le docteur Leroux Gérard que voici travaille pour « Médecin sans frontière ». Ce charmant et galant homme s'est promis de panser les plaies de tous les malheureux du Tiers-monde. D'ailleurs, il partira prochainement en mission humanitaire au Gambinato.

Doudou ne reconnaissait pas la petite fille timide d'autrefois qui n'osait pas élever la voix de peur de se faire gronder par sa maman. Elle résuma rapidement son passé avec Doudou à son compagnon. Elle avait observé Françoise du coin de l'œil tout en faisant les présentations et les commentaires. Françoise était restée muette devant son entrée rocambolesque et se contentait de sourire timidement. Brigitte et le docteur Leroux avaient vite compris que la jeune femme attendait un heureux événement. Doudou était surpris par la transformation et l'audace de Brigitte, il n'avait pas l'habitude de se faire voler la vedette. Il avait eu à peine le temps de présenter Françoise que Brigitte reprenait déjà la direction de la conversation. Ils trinquèrent ensemble en parlant respectivement de leur métier. Leur esprit se posait en silence des questions différentes : ils se jaugeaient mutuellement. Françoise ne se sentait pas vraiment à l'aise dans le groupe. Elle prétexta un besoin urgent pour se rendre un moment aux toilettes. Doudou comme d'habitude n'avait pas hésité à lui attribuer un titre fantaisiste de son cru. Elle était maintenant « chef comptable » dans une entreprise en pleine évolution à Paris. Françoise se demandait parfois où il allait chercher ses idées saugrenues ? Avait-il honte qu'elle ne soit qu'une simple secrétaire ?

Brigitte expliqua fièrement qu'elle était médecin interne dans un Centre universitaire hospitalier à Bordeaux. Elle comptait plus tard s'engager aussi dans une ONG pour aller travailler en Afrique. Pour le moment, elle était en vacances à Paris pour un mois. Elle proposa à Doudou et à Françoise de se revoir pour dîner ensemble avant son retour à Bordeaux. Elle ajouta encore que ses parents seraient heureux de revoir Doudou. Là-dessus, elle repartit rejoindre son groupe, accrochée aux bras de son docteur. Doudou avait omis volontairement de présenter Françoise comme étant sa fiancée. Brigitte aussi n'avait pas précisé la nature exacte de ses relations avec le docteur Gérard Leroux. Françoise avait remarqué ses détails mais elle ne doutait pas que la rencontre fût vraiment fortuite. Elle ne s'inquiétait donc pas outre mesure mais elle tenait à faire des remontrances à Doudou. Il lui avait caché cette partie de sa vie, qui sait ce qu'il pouvait encore lui camoufler, marmonna-t-elle entre les dents ? Une femme amoureuse veut toujours tout savoir sur le passé et même parfois sur l'avenir de son homme. Après une demie heure, ils prirent congé des invités et regagnèrent leur appartement parce qu'elle était fatiguée. Doudou et ses compatriotes comme d'habitude parlaient trop en faisant des gestes et en mélangeant le français avec leur langue d'origine. Il était toujours difficile pour elle de suivre correctement une conversation. Elle n'aimait pas beaucoup s'attarder dans leurs soirées africaines interminables à cause de tout cela. Les femmes se regroupaient toujours entre elles et parlaient constamment du pays ou déblatéraient sur telle ou telle autre personne. Elle ne se sentait pas non plus toujours très à l'aise en leur compagnie. Elle n'était pas sûre de pouvoir, un jour, s'intégrer dans la

communauté komabaise. Ils se couchèrent ce soir-là en gardant le silence pour éviter de faire des commentaires sur leur soirée. Doudou n'ignorait pas qu'elle remettait à plus tard les questions, les réponses et les critiques. Depuis qu'elle était enceinte, ses humeurs étaient toujours changeantes et imprévisibles. Elle devenait aussi de plus en plus exigeante et se plaignait constamment pour la moindre peccadille. Il vivait également sa première expérience de futur papa et cela mettait aussi ses nerfs à rude épreuve. Elle avait refusé catégoriquement d'avorter parce qu'elle désirait un enfant et aussi par conviction religieuse. Il se demandait parfois si elle venait d'une autre planète ou si c'est lui qui était resté dans son arbre. Il pressentait que l'arrivée du bébé allait bouleverser et compliquer leur vie de couple. Il ne savait pas encore comment annoncer la venue du bébé à ses parents parce qu'il n'était pas marié avec la mère. Il aurait été obligé de réparer immédiatement cette enfreinte aux lois coutumières avant la naissance du bébé s'il résidait à Komaba. Il savait que d'autres étudiants africains avaient déjà subi la même épreuve. Il s'endormit en remettant à plus tard les réponses aux questions qui commençaient à l'embarrasser sérieusement.

Arrivée à son hôtel, Brigitte embrassa Gérard sur la joue et se dirigea aussitôt vers sa chambre. La soirée avait été épuisante et pleine d'émotions, elle avait bu plus que de coutume. Elle se doutait bien que Gérard avait été le premier surpris par ce comportement inhabituel. Il était amoureux d'elle depuis longtemps et espérait toujours l'épouser un jour. C'est lui qui l'avait invitée à la réception à l'ambassade où elle ne s'attendait pas à rencontrer son copain d'enfance. Elle avait couché deux fois

avec Gérard et s'était rendue compte qu'elle ne l'aimait pas. Elle avait mis fin à leurs relations amoureuses mais il avait insisté pour rester son ami. C'est un homme charmant et élégant mais on ne commande pas les sentiments, soupira-t-elle. Elle le considérait comme un allié parce qu'ils exerçaient le même métier. Ils avaient aussi la même volonté d'aider les pauvres du Tiers-monde. Les aventures ambiguës entre collègues arrivaient plus souvent dans le milieu hospitalier que ne le pensent les gens. La rencontre avec Doudou l'avait bouleversée profondément sans aucune raison particulière. Ils avaient légèrement frémis comme s'ils avaient été touchés instantanément par une décharge électrique. Ils s'étaient observés discrètement tout en parlant de tout et de rien mais un certain malaise avait plané un instant dans l'air. Doudou était reparti avec Françoise sans prendre la peine de lui dire au revoir, avait remarqué Brigitte. Cela l'avait un peu intrigué et froissé à la fois parce qu'elle n'avait pas compris cette attitude. Elle voulait le revoir parce qu'ils avaient beaucoup de choses à se raconter depuis leur séparation. Elle ne désirait en aucun cas s'immiscer dans sa vie privée mais elle estimait qu'il lui devait des explications. Elle était prête comme autrefois à l'aider en cas de besoin comme l'avaient fait ses parents auparavant. Gérard et Françoise avaient certainement noté qu'ils s'étaient tous présentés d'une manière évasive. Elle se décida enfin à prendre un bon bain pour se relaxer avant de se mettre au lit. Le lendemain, elle téléphona à ses parents pour leur informer qu'elle avait retrouvé Doudou Kéita, son petit copain d'enfance du Gambinato. Elle téléphona ensuite à Doudou pour lui dire que ses parents les

invitaient le week-end prochain en province. Elle insista sur le fait qu'ils seront vexés s'il refusait cette invitation en souvenir du passé. Elle savait qu'autrefois Doudou adorait ses parents, il faudrait qu'il ait changé totalement pour refuser l'invitation. Elle n'en revenait pas encore de l'avoir retrouvé par hasard après tant d'années. La famille Gaudens n'avait jamais considéré les Africains comme des esclaves ou des subordonnés modernes au service de leurs maîtres. Brigitte avait caressé à une époque l'idée de devenir une bonne sœur au service des défavorisés. Un jour, elle avait posé effrontément une question embarrassante à Sœur Anne-Marie Bonaventure. Elle était enseignante à l'école Jeanne d'Arc que Brigitte fréquentait à l'époque. Pourquoi, maman ne s'appelle-t-elle pas Sœur Madeleine, avait-elle demandé ? Sœur Anne-Marie avait souri gentiment avant de répondre calmement : « Voyons ma chérie, Madeleine est aussi ma sœur ! Ta mère a choisi avec la bénédiction du Seigneur de fonder une famille différente mais nous restons toujours ses filles. Un jour, ce sera à ton tour de choisir librement ta voie. » Elle n'avait pas vraiment compris la réponse de Sœur Anne-Marie mais elle n'avait pas osé poser d'autres questions. Elle s'était contentée d'acquiescer en se disant : « On verra, on verra... » Elle se mit à rire bruyamment en repensant à cette conversation insolite. Elle avait vite compris à l'époque qu'elle ne fera certainement pas de vœu de chasteté. L'idée de devenir une bonne Sœur avait définitivement quitté son esprit dès qu'elle avait rencontré son premier petit ami.

L'invitation à passer deux jours en province fut une occasion de détente pour Doudou et Françoise. Ils

ne regrettaient pas de quitter momentanément la ville de Paris. Monsieur Gaudens André et Madame Madeleine furent heureux d'accueillir leur fille et leurs invités. Ils embrassèrent chaleureusement Doudou sur les joues en disant simultanément : « Dire que ce n'était qu'un petit garçon quand nous avons quitté Komaba ! » Ils embrassèrent ensuite Françoise en soulignant de concert : « Vous êtes la bienvenue dans notre maison. » Les questions concernant la famille de Doudou fusaient de tous les côtés venant de Monsieur ou de Madame Gaudens. On pouvait sentir qu'ils avaient encore la nostalgie du pays où ils avaient vécu des jours heureux. Françoise constata ainsi que son fiancé était effectivement considéré comme un membre de la famille Gaudens. Cela toucha directement son cœur et elle se félicita intérieurement d'être sa compagne. Elle caressa discrètement son ventre en pensant à la venue de leur premier bébé. La journée se passait dans une ambiance chaleureuse pleine de plaisanteries et de rires aux éclats. Doudou avait présenté Françoise en déclarant pompeusement comme d'habitude : « Et voilà ma douce et tendre fiancée ! » Il ne s'arrêtait jamais de faire le clown et de présenter les choses à sa manière. Tout le monde avait applaudi et Madeleine avait ajouté : « Mademoiselle, vous devriez faire attention à ce beau jeune homme parce que les Parisiennes sont des dévoreuses d'hommes. » Ils avaient tous ri encore de bon cœur un peu surpris cependant par cette remarque inattendue. Le reste de la soirée se passa sans aucun fait particulier. Ils allèrent se coucher les uns après les autres ravis d'avoir pu passer cette journée dans la bonne humeur.

Doudou connaissait maintenant une des raisons qui poussait Brigitte à s'impliquer davantage dans les œuvres humanitaires. L'invalidité de son petit frère avait frappé la famille de plein fouet en la plongeant dans une tristesse infinie. Monsieur et Madame Gaudens vieillissaient prématurément rongés par des remords inexplicables et incompréhensibles. La tristesse se lisait dans leurs yeux même s'ils faisaient des efforts pour cacher leur peine. Doudou les avait connu autrefois plus spontanés et moins protocolaires. A présent, ils ajoutaient de temps en temps une fausse note dans leurs paroles ou leurs expressions pour donner le change. Doudou était vraiment enchanté de les revoir après tant d'années. Il partageait leur souffrance et estimait qu'ils n'avaient pas mérité cette situation. Monsieur et Madame Gaudens avaient toujours été généreux et tolérants envers les autres. Doudou et Françoise repartirent en promettant de revenir prochainement leur rendre visite. Le docteur Gaudens avait glissé discrètement au passage une enveloppe dans la poche de Doudou. Il avait ensuite tapoté son épaule en disant : « Mon grand, j'ai été moi aussi autrefois un étudiant. Croyez-moi, je sais que ce n'est pas toujours facile. Sachez que nous serons toujours là pour vous aider ou pour vous donner des conseils. » Doudou avait été fort ému par ces paroles réconfortantes pleines de nobles sentiments à son égard. C'était un de ces rares week-ends vraiment paisibles qu'il passait depuis des lustres. De retour dans leur appartement à Paris, Doudou montra le chèque substantiel que le docteur Gaudens lui avait généreusement offert discrètement. Françoise écarquilla les yeux en disant : « c'est vraiment gentil de sa part, tu ne dois jamais décevoir

ces gens-là. Ils éprouvent assurément de l'affection à ton égard. » Elle se demanda plus tard ce qui l'avait poussé à donner ce conseil à Doudou.

Pendant qu'ils prenaient tranquillement leur petit déjeuner, le téléphone sonna soudain à l'improviste dans l'appartement. Françoise et Doudou se regardèrent, surpris par cet appel matinal qui ne présageait rien de bon. Doudou se leva et alla décrocher nerveusement le combiné, il n'aimait pas être dérangé le matin. Françoise remarqua aussitôt le changement des traits de son visage et comprit qu'il se passait quelque chose d'important. Doudou répondait en dialecte à son interlocuteur tout en hochant la tête et en faisant des gestes de la main libre. Son courrier n'arrivait pas chez Françoise parce qu'il n'y était pas encore domicilié officiellement. Ali, son co-locataire s'était excusé d'abord pour son appel matinal puis l'avait informé qu'un télégramme urgent l'attendait dans son studio. Doudou n'avait pas hésité un instant, il avait demandé à son compatriote de lire le message. C'est ainsi qu'il apprit, ce matin-là, le décès de son père suite à une longue maladie. Doudou devenait d'office selon la coutume, le nouveau chef de famille parce qu'il était l'aîné. Il allait de soi que sa présence était vivement souhaitée aux obsèques de son père, soulignait la missive. Le contenu du message tournait dans la tête de Doudou pendant que des larmes coulaient maintenant sur ses joues. Françoise ne l'avait jamais vu pleurer auparavant, elle se leva et alla le serrer tendrement dans ses bras. Le combiné du téléphone qu'il n'avait pas raccroché, sonnait à présent dans le vide comme s'il demandait aussi de l'aide. Il annonça la triste nouvelle à Françoise tout en continuant à pleurnicher

comme un enfant. Elle savait qu'il adorait son père et n'hésitait jamais à le proclamer tout haut en répétant sans cesse : « Je m'appelle Doudou Salif Kéita, fils de Yacouba Modibo Kéita... » Elle avait remarqué que beaucoup d'Africains s'identifiaient d'abord à leur père qui incarnait toujours leur idole et leur fierté. La mère avait une place de choix dans leur cœur mais elle venait toujours au second plan. Françoise avait été surprise une fois lors d'une soirée dans un foyer gambinatoire d'entendre Doudou appeler une autre femme : maman. Cela ne viendrait pas à l'esprit d'un Européen de considérer une autre femme comme sa mère hormis ceux qui vivaient à la mode africaine. Ce matin, Doudou pleurait en la serrant dans ses bras comme si elle était sa mère, pensa-t-elle tristement. Elle se mit aussi sans savoir pourquoi à pleurnicher dans les bras de son fiancé. Elle savait d'avance que Doudou allait faire sa valise et partir à Komaba pour assister aux veillées funéraires. Françoise avait instinctivement pris sa décision : « Qu'il le veuille ou non, elle partira avec lui pour l'épauler dans ses moments douloureux. » Elle estimait que c'était son devoir parce qu'il est son fiancé et le futur père de son enfant. Elle avait toujours mis un peu d'argent de côté pour parer aux jours difficiles hypothétiques. Elle n'ignorait pas que Doudou en faisait autant à son insu. Il ne dépensait pas tout l'argent du studio qu'il sous-louait à son compatriote. Doudou donnait aussi de temps en temps des cours de mathématiques de rattrapage à quelques élèves peu brillants. Il disposait par conséquent d'économies non négligeables pour un pauvre étudiant africain, conclut-elle en souriant du coin des lèvres. Elle se souvint soudain qu'elle devait encore convaincre son patron pour devancer ses

vacances annuelles. A la limite, elle donnera même sa démission sans crainte parce qu'elle avait un joker dans son jeu de carte. Monsieur Dupont employait souvent des travailleurs clandestins ce dont elle était un peu complice en gardant le silence. Il ne pouvait donc pas refuser sa requête parce qu'ils deviendront alors des ennemis. Françoise essuya ses larmes et alla se rafraîchir dans la salle de bain. Remis de ses émotions, Doudou embrassa sa fiancée sur les lèvres en disant : « Je t'aime, ma chérie. Je vais récupérer le télégramme chez Ali. Je ne peux pas lui en vouloir de m'avoir informé ce matin, il a dormi chez sa copine. Cela arrive souvent chez les étudiants africains de découcher pour des raisons diverses. » Il partit en laissant Françoise triste et abasourdie devant les remarques concernant son compatriote. Elle lui avait proposé plusieurs fois, en vain, de se domicilier chez elle ou de prendre une adresse dans une poste restante. Elle avait apprécié ce baiser tendre et ces mots doux que toute femme aime entendre venant de son homme. Elle caressa son ventre en murmurant : « mon enfant, nous serons heureux avec ton père quoi qu'il advienne ! »

Françoise téléphonait régulièrement à sa famille restée en Meurthe-et-Moselle pour donner de ses nouvelles. Rosalie, sa sœur aînée était la seule à savoir qu'elle était enceinte et que son fiancé était un beau Noir. Le reste de la famille et ses anciennes copines n'étaient pas mis dans la confidence. Françoise craignait plus leurs mauvaises langues de vipère que le courroux de sa mère et de son frère mis ensemble. Elle imaginait aisément les réactions de certaines de ses copines : « Alors, la Parisienne s'est faite engrossée par un Africain ? Vous comptez vous

marier à Ouagadougou ou dans la forêt amazonienne ? Avec la crise actuelle, ma chérie, vous n'aurez certainement que des singes comme invités ! » Elles avaient parfois un humour sarcastique d'une malveillance impitoyable envers les autres. Françoise savait que Doudou n'allait pas rentrer de si tôt : il allait passer des coups de téléphone à gauche et à droite pour informer ses compatriotes. Ensuite, il ira certainement se réfugier chez l'un d'entre eux pour deviser et prendre ses décisions. Elle avait appris peu à peu à connaître la mentalité de la communauté gambinatoise de Paris. Un bonheur ou un malheur les rassemblait toujours même s'ils ne se connaissaient pas toujours d'une manière intime. Françoise avait gardé ses habitudes de jeune fille, elle nota soigneusement l'événement dans son journal intime. Elle s'attela ensuite comme d'habitude aux lourdes tâches ménagères du week-end.

Pendant qu'elle déjeunait tranquillement en compagnie de Gérard dans un restaurant du quartier latin, Brigitte reçut un coup de téléphone qui lui coupa l'appétit. Doudou lui annonça tristement la mort de son père et son départ prochain pour Komaba. Elle faillit laisser tomber son Gsm et renversa malencontreusement son verre de vin sur la table sous le regard surpris de Gérard.

– Où es-tu ? Bon, bon : ne bouges pas de là. J'arrive tout de suite.

Brigitte était devenue toute pâle, elle s'excusa pour le verre renversé et expliqua la situation à Gérard. Elle l'embrassa sur la joue en lui demandant de terminer le déjeuner parce qu'elle devait absolument rejoindre Doudou. Gérard n'y vit aucun inconvénient,

il l'avait rencontré lors de la réception à l'ambassade. Il ne voulait surtout pas être de trop dans leurs retrouvailles même s'il avait un petit pincement au cœur. Elle aurait pu au moins attendre la fin du déjeuner plutôt que de le planter là devant les autres clients. Ha ! Ces femmes, pensa-t-il en secouant la tête et en se disant qu'il n'abandonnera pas sa cour assidue. Il avait fait une partie de ses études avec Brigitte et connaissait bien son caractère. Elle était toujours la première à courir au secours de la veuve et de l'orphelin au détriment quelquefois de sa propre sécurité. Cela faisait longtemps qu'il l'aimait en silence comme nombre de ses camarades de l'époque. Brigitte réagissait parfois comme un homme ce qui décourageait les prétendants trop entreprenants. Il avait su jusqu'à présent rester son ami et son confident occasionnel. Inconsciemment et sans trop savoir pourquoi, il souhaitait que Doudou et Françoise se marient le plus vite possible. Il termina son café, paya l'addition et partit visiter le Centre Georges Pompidou où grouillait toujours une foule innombrable venant d'horizons divers.

Brigitte fut surprise de retrouver Doudou attablé devant un verre de vin sans la compagnie de Françoise. Il n'y avait pas non plus un seul de ses compatriotes dans la salle et pour couronner le tout, il était le seul Noir. Elle l'embrassa chaleureusement sur la joue et prit place à son côté en serrant sa main dans la sienne. Après quelques minutes de silence, il lui expliqua la situation et les responsabilités qui lui incombaient désormais. Selon la tradition, étant l'aîné, il devenait automatiquement le chef de famille. Brigitte se sentait curieusement très proche de Doudou alors qu'ils venaient à peine de se revoir

après plusieurs années. Elle l'aurait volontiers accompagné à Komaba mais elle se ravisa en pensant à Françoise. Le moment était mal choisi pour lui poser des questions sur leurs projets d'avenir. Ils parlèrent peu puis Brigitte le convainquit d'accepter le chèque qu'elle lui remit en guise de soutien et d'amitié. Elle n'ignorait pas que beaucoup d'Africains restés au pays pensent souvent que ceux qui vivent en Europe sont toujours fortunés. Elle le raccompagna à son domicile et ne s'étonna pas de retrouver Françoise qui était aussi abattue. Elle l'embrassa sur les joues en disant : « Je vous le ramène parce qu'il vaut mieux qu'il ne reste pas dehors avec ses copains. » Brigitte repartit aussitôt en laissant le couple dans leur intimité avec leur douleur. Ils traversaient certainement leur première épreuve difficile. Doudou qui était amorphe se laissa tomber tout naturellement dans le divan. Françoise avait été surprise et touchée par les attentions de Brigitte. Elle estima qu'il fallait attendre le lendemain pour aborder le sujet du voyage au Gambinato. Doudou s'était endormi tout habillé dans le divan sans ôter ses vêtements ni ses chaussures. Elle se chargea de la besogne et alla ensuite se coucher dans leur chambre. Ce fut pour Françoise une nuit pleine d'angoisse et de multiples questions sur l'avenir de leur couple. Doudou n'opposa pas d'objection à son désir de l'accompagner au Gambinato. Il aurait été discourtois de refuser qu'elle l'accompagne alors qu'elle participait aux frais des funérailles de son père. Il se garda cependant de lui parler du chèque reçu de Brigitte. Françoise n'aurait sûrement pas compris ou apprécié cette générosité spontanée. Doudou savait qu'il ne pouvait pas arriver les mains vides à

Komaba : les commérages des voisins n'arrêteraient pas pendant des mois. Il se devait de faire honneur à son père en apportant des cadeaux et de l'argent pour assurer dignement les veillées funéraires.

Françoise et Doudou s'envolèrent le mardi matin à bord de la compagnie Air Gambinato à destination de Komaba. Brigitte, Gérard et quelques amis étaient venus leur souhaiter un bon voyage. Cela avait beaucoup ému Doudou et Françoise qui partait vers l'inconnu. Elle ne connaissait pas l'Afrique. Dans l'avion, elle caressait son ventre en murmurant à son bébé : « Tu vois, avant même de naître, tu fouleras le sol du pays de ton père. » Elle remercia aussi le Seigneur parce que Doudou n'avait pas refusé qu'elle l'accompagne au Gambinato. Elle se sentait déjà être officiellement sa femme parce qu'elle sera à ses côtés durant les funéraires de son père. Françoise ne se trompait pas parce qu'elle fut effectivement accueillie comme l'épouse de Doudou. La célébration des funéraires dura pendant trois jours et trois nuits sans interruption. La maison familiale ne désemplissait pas du matin au soir : il fallait servir à manger et à boire à tout le monde. Les griots vociféraient inlassablement des paroles élogieuses dédiées au défunt, accompagnés de battements endiablés de tam-tam. Maman Zebango, la mère de Doudou avait accueilli Françoise en disant naturellement : « Ma fille, bienvenue dans ma maison qui est aussi désormais la tienne. » Cela n'avait pas vraiment surpris Françoise qui commençait à comprendre la mentalité africaine. Elle fut même flattée par cette déclaration qui l'incluait d'office dans la famille Kéita. Les frères et les sœurs de Doudou l'entouraient de multiples attentions à tous les instants. Durant les festivités,

Françoise avait retroussé ses manches pour participer aux tâches ménagères. Un matin, pendant qu'elle s'activait dans la cuisine pour aider Binta, une des sœurs de Doudou, celle-ci lui avait dit en faisant un clin d'œil : « Ne te fatigues pas trop ! » Puis, elle avait éclaté de rire en posant sa main sur le ventre de Françoise en la regardant dans les yeux. Françoise avait aussi éclaté de rire de bon cœur parce que son secret n'avait pas échappé à personne dans la maison. Elle se mit ensuite à rêver en imaginant l'avenir de son couple entouré de sa belle famille. Elle souhaitait vraiment revenir, un jour, avec son enfant et son mari pour vivre à Komaba. Ils étaient là pour le moment pour célébrer les obsèques douloureuses du père de son fiancé. Françoise et Doudou rendirent des visites à sa nombreuse famille éparpillée dans la ville. Ils se promenèrent aussi dans les marchés folkloriques où elle s'acheta des bijoux et des babioles. A Komaba, il fallait toujours marchander sinon le vendeur n'était pas content. Il pouvait même parfois refuser de vous vendre sa marchandise s'il était de mauvais poil, lui avait dit Doudou. Le marchandage faisait partie intégrante du folklore local, cela facilitait le contact et fidélisait souvent les clients. Ils reprirent enfin, un matin, l'avion pour retrouver le stress et la grisaille parisienne.

De retour à Paris, Doudou téléphona à Brigitte quelques jours plus tard. Il lui relata le déroulement de son séjour et la remercia encore pour son aide. Elle minimisa son aide financière qu'elle qualifia de réaction normale. Elle insista pour les recevoir durant une semaine dans sa ville. Le rendez-vous fut fixé à la fin du mois et Doudou raccrocha le combiné avec un sourire de satisfaction. C'est en sifflotant qu'il